

guerres de la succession d'Autriche; blessé devant Plaisance en 1744, puis en 1747 à l'attaque du plateau de l'Amiellé, dans les Alpes, il avait fait ses preuves de bravoure intrépide, et montré qu'il y avait en lui, à côté du soldat insouciant du danger, le chef capable de commander. Fidèle aux traditions qu'avaient léguées à l'armée les grands généraux du règne précédent, Montcalm était un officier lettré; d'une éducation soignée, d'une instruction solide, il ne dédaignait point de prendre la plume aux heures où son épée dormait au fourreau, et les lettres qui nous sont restées de lui sont charmantes de simplicité, de sentiment, et remarquables par ce ton de bonne société qui était le naturel apanage des hommes et des œuvres de la vieille France.

En Europe, les circonstances ne lui avaient pas permis de jouer un premier rôle; mais en Amérique il allait briller au premier rang; la fortune lui semblait sourire. Sans doute il abandonnait cette terre natale qu'on ne quitte jamais sans regrets, sa famille nombreuse, sa mère, à laquelle il écrit si souvent, mais le roi l'honorait d'une estime particulière; cette guerre difficile allait grandir l'éclat de son nom et donner à sa légitime ambition une carrière glorieuse et enviée. Dès le lendemain de sa nomination, il s'était mis à lire "avec grand plaisir l'histoire de la Nouvelle-France," demandant à tous des renseignements sur ce pays, et peut-être ne se fit-il pas longtemps illusion sur les dangers qui menaçaient la colonie et sur les ressources insuffisantes avec lesquelles il lui faudrait résister, sinon pour vaincre, au moins pour sauver l'honneur français.

Quoi qu'il en soit, à peine arrivé à Montréal, il constata que les forces de la colonie ne s'élevaient qu'à une poignée d'hommes, avec lesquels il devait lutter contre les puissantes armées anglaises, dans un pays plus vaste que la France, déjà ravagé par des expéditions continuelles, à travers des peuplades indigènes toujours prêtes à se ranger du côté du plus fort, au milieu d'embarras continuels produits par des rivalités intestines, entretenus par une administration peu consciencieuse où l'ardeur de parvenir n'avait d'égalé que la passion de s'enrichir, même aux dépens des deniers publics. Ces difficultés, Montcalm les envisagea froidement, sans se laisser décourager, et, n'écoulant que la voix du devoir, il se consacra avec une activité incroyable à la défense du pays. Il courut à la frontière du Sud, du lac Ontario au lac Champlain, de Montréal à Québec, et, par la vivacité de ses attaques, força les Anglais à reculer. Le fort Ontario, puis l'importante forteresse de William-Henry sur le lac Saint-Sacrement, tombèrent en son pouvoir.

Mais ces victoires épuisaient les vainqueurs plutôt que les vaincus; la famine apparut sur la fin de l'année 1757, et "malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable." (Lettre du 19 février 1758.) Quand, au mois de mai suivant, un convoi de vivres, parti de Bordeaux, put entrer dans la rade de Québec, "le peuple commençait à brouter, et les subsistances du soldat étaient réduites à une demi-livre de pain, encore pour un mois." (Lettre du 2 juin.)

Pendant ce temps, sur les ordres de Pitt, le major Abercromby envahissait la colonie, par le sud, avec 60,000 hommes, et l'amiral Boscawen débarquait à l'île Royale le corps d'armée du général Amherst.

Avec 6,000 hommes de troupes régulières et quelques milices, Montcalm alla s'établir, sous le canon du fort Carillon, au milieu d'un abattis d'arbres, dans une position imprenable qui barrait la route à Abercromby. Attaqué, il infligea au général anglais une sanglante défaite, qui fut la dernière victoire de la France au Canada.

"Je ne crois pas," écrit-il à sa mère, la marquise de Saint-Véran, que jamais général ait été dans des circon-

tances aussi critiques. Dieu m'en a tiré; rendez-lui en grâces. Il me donne de la santé, quoique excédé de fatigue, de travail, de tracasseries et de misères." Sur le champ de bataille, Montcalm fit élever une grande croix au Dieu des armées qui "seul, disait-il, avait pu opérer ce succès."

La joie fut grande au camp français, et le général lui-même a pris soin de nous garder un curieux monument de cette gaieté du soldat vainqueur: "Je vous envoie, écrivait-il à sa mère, pour vous amuser, deux chansons sur le combat du 6 juillet, dont l'une est en style de poissarde de Paris. M. le curé de Vaudreuil aimera beaucoup mieux les inscriptions françaises et latines. (1.)"

Cette joie dura peu, ce triomphe ne fut qu'éphémère. Ce n'était qu'un brillant rayon de soleil à travers les nombreux nuages qui s'assemblaient de toutes parts: l'orage allait éclater. Six semaines après la victoire de Carillon, le général Amherst était maître de Louisbourg; le fort de Frontenac tombait au pouvoir des Anglais, grâce à l'incapacité et à la jalousie du marquis de Vaudreuil, gouverneur civil, qui n'avait point voulu demander des secours à Montcalm, et le lac Ontario était perdu pour la France. Enfin, Vaudreuil se décida à appeler Montcalm à Montréal, mais il était trop tard.

"Notre situation est critique, et plus nous irons, plus elle le doit devenir, mais nulle inquiétude. Dieu surtout et l'honneur seront en tout événement toujours conservés de ma part... Après la prise de Frontenac que j'avais prévue, annoncée et qui était facile à éviter, on m'a appelé à Montréal: le médecin après la mort" (lettre du 16 octobre). Montcalm ne se trompait pas, la colonie était perdue; vainement fit-il une dernière fois appel à la France, vainement envoya-t-il à Versailles son aide-de-camp, Bougainville, pour demander des secours et combattre l'influence néfaste exercée par les rapports du marquis de Vaudreuil. Tout fut inutile. Que pouvait faire la France, tout entière absorbée par cette fatale guerre de sept ans qui engloutissait ses armées et ses trésors?

L'administrateur de la marine, Barrier, accueillit l'envoyé du Canada par ces mots: "Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries." "On ne dira pas du moins, répartit l'officier, que vous parlez comme un cheval." Au ministère de la guerre, le maréchal de Belle-Isle tenta de secourir la colonie agonisante, mais ce qui eût été possible l'année précédente, l'envoi d'une flotte française dans les eaux du Saint-Laurent, ne l'était plus à la fin de 1758. L'Anglais en gardait les abords et surveillait nos côtes.

Notre marine dispersée avait singulièrement dépéri; elle échoua dans ses tentatives de passage, et Bougainville ne put ramener à son général que quelques bâtiments chargés de vivres et de munitions et 400 recrues (janvier 1759).

Au mois de mai, treize vaisseaux de guerre anglais débarquèrent en face de Québec le général Wolfe et de nombreux soldats, pendant qu'au Sud deux autres armées s'emparaient de Niagara et des ruines du fort Carillon que Bourlamagne avait dû faire sauter. Bientôt Québec ne fut plus qu'un monceau de ruines; la cathédrale, 240 maisons avaient disparu dans les flammes. L'artillerie de la place ne pouvait rien contre les puissantes batteries des assiégeants.

Enfin, le 12 septembre, Wolfe, qui avait été repoussé quelques semaines auparavant, put s'établir à une demi-lieue de la ville. Montcalm sortit à sa rencontre, et, mal appuyé par Vaudreuil qui ne répondit point à ses demandes,

(1) Sur la croix, il avait placé cette inscription:

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
In signum! in victor! Deus hic, Deus ipse triumphat.